

ALIÉNOR D'AQUITAINE EN SON TEMPS

Il est troublant, pour l'historien, de retracer la biographie d'un personnage du XIIe siècle. Presque un millénaire nous sépare, en effet, de ces femmes et hommes dont les choix vitaux répondent à une psychologie et à des contraintes sociales que le passage du temps rend quasi méconnaissables. En outre, plus le protagoniste de l'étude est populaire, plus les traits de son visage s'estompent, au cours des siècles, par le fard des opinions formulées à son sujet, trop souvent sans fondement ou du moins sans rigueur d'analyse. Le cas d'Aliénor d'Aquitaine, sans doute la plus connue, aimée ou haïe des reines de France et d'Angleterre, est loin de déroger à cette règle. D'autant moins que, dès son vivant même, elle subit des attaques virulentes d'intellectuels dont les écrits lui taillent sur mesure une véritable légende noire¹.

Les formules à l'emporte-pièce des historiens montrent combien, encore aux XIXe et XXe siècles, cet imaginaire a la vie dure. Augustin Thierry (1795-1874) écrit : « Aliénor est passionnée et vindicative comme une femme du Midi² », ce qui en dit long sur le jacobinisme et les stéréotypes régionaux de cet auteur. Dans la même veine, pour Élie Berger, Aliénor est « l'une des femmes les plus méchantes et les plus déconsidérées dont l'histoire nous ait laissé le souvenir »³. En 1952, Edmond-René Labande, moins hostile, se plaît à rappeler sa « désinvolture », sa « liberté d'allures » due à la « mollesse et extravagances » du Midi, voire à la présenter sous le jour moins plaisant d'une « véritable louve, avide de pouvoir », « celle dont le cœur fit si souvent troublé, dont l'ambition souleva tant d'orages ». Chemin faisant, ce médiéviste

¹ La fabrication de ce mythe est mise en valeur dans l'ouvrage de D.D.R. Owen, *Eleanor of Aquitaine. Queen and Legend*, Oxford, 1993, et dans plusieurs articles publiés dans *Eleanor of Aquitaine. Lord and Lady*, dir. B. Wheeler, J.C. Parsons, New York, 2002.

² *Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands*, Paris, 1825, t. 3, p. 241.

³ *Histoire de Blanche de Castille, reine de France*, Paris, 1895, p. 7.

s'aventure à la recherche des causes des troubles d'une telle personnalité, « dérivant peut-être du fait qu'Aliénor avait perdu sa mère trop jeune »⁴. La liste des historiens qui se sont laissé aller à des jugements moraux sur le comportement de la reine et à des explications faciles sur sa prétendue psychologie pourrait être allongée.

Plus modestement, le présent article exposera, en guise d'introduction pour le lecteur, la trame événementielle et chronologique des faits et gestes d'Aliénor d'Aquitaine. Ces épisodes se mêlent inextricablement à la formation de l'imaginaire collectif que traduisent les citations ci-dessus, et qu'il faut également analyser dans ces pages. Force est cependant de débarrasser la biographie d'Aliénor de ces excroissances romanesques, afin de la présenter comme une femme profondément insérée dans la société de son temps, figure représentative des princesses et reines du XIIe siècle, mais aussi membre clef de la famille querelleuse des Plantagenêts, dont elle a contribué à l'ascension et au déclin.

La Jeunesse (1124-1152) : du duché d'Aquitaine à la royauté française

Aliénor est née en 1124 du duc Guillaume X d'Aquitaine et d'Aliénor, vicomtesse de Châtelleraut, dont elle reprend le nom peu usité encore. Son grand-père Guillaume IX (†1127), premier troubadour connu, dont les poèmes chantent le plus platonicien des amours, mais aussi l'obscénité la plus crue, se taille une réputation détestable en raison de ces mêmes chansons et de son adultère public⁵ : les récriminations contre ses débordements, dont se font écho les chroniques des moines anglo-normands, rejailliront un jour au détriment de sa petite-fille. Plusieurs troubadours et bardes (Marcabru, Cercamon, Bledri ap Cadifor), attirés par le grand-père d'Aliénor, fréquentent alors la cour où elle grandit.

Elle devient, à l'âge de treize ans, l'héritière de l'Aquitaine, en raison de la mort prématurée de son père. Ce duché immense regroupe, à l'époque, le Poitou, la Gascogne, le Limousin et l'Auvergne. L'entourage de Louis VI,

⁴ « Pour une image véridique d'Aliénor d'Aquitaine », *Bulletin de la société des antiquaires de l'Ouest*, 2 (4e série), 1952/54, p. 175-234.

⁵ G.T. Beech, « Contemporary Views of William the Troubadour, IXth Duke of Aquitaine, 1086-1126 », *Medieval Lives and the Historian*, dir. N. Bulst, J.-Ph. Genet, Kalamazoo (Mi), 1986, p. 73-88.

moribond à son tour, fait jouer la tutelle féodale sur cette orpheline, qu'il marie à Louis VII, à peu près du même âge qu'elle, en juillet 1137. Les officiers du nouveau roi s'installent aussitôt en Aquitaine. En 1141, ils organisent la campagne contre Toulouse, lieu d'expansion traditionnel de la dynastie des comtes de Poitiers.

Cet intérêt pour les affaires méridionales se manifeste également dans le mariage de Pétronille, la seule sœur d'Aliénor, qui aurait pu, un jour, réclamer son héritage. La cadette de la reine est ainsi donnée à Raoul de Vermandois, sénéchal de France, qui répudie pour l'occasion son épouse légitime. Thibaud IV, comte de Champagne et oncle de la femme délaissée, obtient que le nouveau couple soit excommunié par le pape. Il s'ensuit, en 1143, une expédition punitive de Louis VII, qui se rend, à cette occasion, responsable du massacre de Vitry-le-Brûlé. Bernard de Clairvaux réconcilie finalement les belligérants.

L'abbé cistercien prêche lui-même à Vézelay, le jour de Pâques de 1146, la deuxième croisade. Le roi présent décide de s'y engager, peut-être pour expier ses exactions militaires en Vermandois. Le 11 juin 1147, il prend l'oriflamme à l'abbaye de Saint-Denis, dont l'église vient d'être reconstruite selon une architecture révolutionnaire qu'on appellera, un jour, gothique. C'est Suger, son abbé et le concepteur de ce nouvel art, qui assume le gouvernement du royaume en son absence.

Aliénor part avec son mari pour la Terre sainte. Elle emprunte, avec lui et son armée, la voie terrestre. A Constantinople, ils sont reçus par l'empereur Manuel Comnène. Début 1148, les hostilités s'engagent en Asie Mineure. Elles tournent au désavantage des croisés, battus près du Mont Cadmos où Louis VII faillit perdre la vie. En mars, le roi et ses troupes sont accueillis dans la ville d'Antioche par son prince Raimond de Poitiers, oncle paternel d'Aliénor. Un différend éclate, toutefois, entre Louis VII et Raymond : le premier tient à se rendre à Jérusalem pour parfaire son pèlerinage, alors que le second voudrait combattre les Zengides au nord, en attaquant Alep ou Shaïzar avec l'aide des

croisés⁶. La reine semble préférer la position de son oncle à celle de son mari. Un profond désaccord naît au sein du ménage, qui songe même, pour la première fois, à la séparation. En été 1149, le retour de cette croisade inutile se fait par mer. Aliénor et Louis VII séjournent à Rome, où le pape Eugène III tente de les réconcilier, et menace d'excommunication ceux qui oseraient proposer leur divorce.

Ce sera peine perdue. L'année 1151 précipite doublement l'issue. D'une part, à cause de la mort de l'abbé Suger, mentor du roi, qui s'oppose formellement à cette séparation dont il pressent les conséquences politiques désastreuses pour les Capétiens. D'autre part, Geoffroi le Bel, comte d'Anjou, et son fils Henri se rendent alors à Paris pour prêter hommage à Louis VII pour la Normandie. Leur rencontre avec la reine détermine, en partie, la suite des événements. En effet, le 21 mars 1152, les évêques réunis à Beaugency décrètent la nullité du mariage de Louis VII et d'Aliénor d'Aquitaine en raison de leur consanguinité.

La décision du roi d'abandonner son épouse est largement conditionnée par son incapacité à lui donner un héritier. Seules deux filles, Marie et Alix, âgées respectivement alors de sept ans et de dix-huit mois, sont nées de cette union. Elles sont arrachées, suivant la coutume, à leur mère, pour rester avec leur père, qui les mariera dans les maisons de Champagne et de Blois, avec lesquelles il entend raffermir son alliance. De son côté, Aliénor redevient l'héritière tant prisée de l'Aquitaine, que tentent de ravir, au cours de son voyage de retour à Poitiers, Thibaud V de Blois (qui devra se contenter, l'année suivante, des fiançailles avec Alix, le bébé d'Aliénor) et Geoffroi, fils cadet de Geoffroi le Bel, récemment décédé. C'est finalement Henri II, fils aîné de ce dernier, qu'Aliénor avait naguère rencontré à Paris, qui obtient sa main. Le mariage se déroule à Poitiers le 18 mai 1152, moins de deux mois après la séparation de Beaugency. L'ironie de l'histoire veut que quatre degrés de

⁶ J. Richard, *Histoire des croisades*, Paris, 1996, p. 176-177. Cet auteur, à la suite de tant d'autres spécialistes des croisades, préconise la nature politique, plutôt qu'amoureuse, du désaccord. Cette position semble logique compte tenu des impératifs stratégiques du moment, mais aucun texte médiéval ne l'étaye de façon explicite.

parenté seulement séparent les mariés, le même chiffre qu'entre Louis VII et Aliénor.

Que faut-il retenir de cette première période de la vie d'Aliénor ? La jeune fille, proie convoitée pour son riche héritage, apparaît comme l'objet passif de stratégies matrimoniales qui font passer l'Aquitaine dans le domaine royal. Louis VI donne donc sa vassale à son propre fils. Mais Aliénor n'accomplit pas la fonction procréatrice que lui impose sa nouvelle maison : son infécondité met en cause la survie dynastique des Capétiens et la stabilité même du royaume de France. Les événements ultérieurs montrent combien sa répudiation est une erreur politique aux conséquences bien plus graves que sa prétendue stérilité. Les chroniqueurs unanimes lui font cependant endosser la faute de la séparation avec une misogynie, dont il importe à présent d'analyser les thèmes.

La genèse de la légende noire

De son vivant même, Aliénor d'Aquitaine a vu sa réputation ternie. Comme toute épouse de rang princier au Moyen Age, son image pâtit à coup sûr de ses origines lointaines, qui en font une inconnue au passé incertain et donc suspect, ainsi que de sa provenance d'une maison souvent ennemie, avec laquelle le mariage scelle une trêve provisoire. En outre, toute femme en situation de pouvoir est exposée à des critiques sur la sphère de son existence que nous placerions, de nos jours, dans l'ordre domestique. Toutefois, la distinction entre le privé et le public n'est pas opératoire pour l'époque médiévale, où le comportement d'une reine devient l'objet constant d'affabulation et élucubration. L'idée prévaut alors que sa mauvaise conduite nuit au bon gouvernement de son mari et à l'équilibre du royaume tout entier. Le divorce et le remariage d'Aliénor ne fait qu'accroître la suspicion envers elle, au point de faire naître une véritable légende noire contre sa personne.

C'est par la participation d'Aliénor à la croisade que le scandale est arrivé. Elle est décriée comme l'une des causes principales de l'échec d'une

expédition qui trahit, par cette femme, sa vocation expiatoire et pénitentielle. Le chanoine augustin Guillaume de Newburgh (vers 1136-vers 1198) met sur son compte et sur celui des épouses des croisés et de leurs servantes une partie de la responsabilité de la défaite : « Le roi, animé d'une passion véhémement envers sa toute jeune femme, jugea qu'il ne devait à aucun prix la laisser, mais qu'elle devait l'accompagner au combat. Cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres nobles qui emmenèrent leurs épouses. Comme celles-ci ne pouvaient se passer de chambrières, une quantité de femmes vécut dans ce camp chrétien qui aurait dû être chaste ; de là le scandale qu'offrit cette armée⁷. » On remarquera, au passage, le mépris pour l'amour passionnée ou « véhément », y compris à l'égard de l'épouse légitime, aux yeux du chroniqueur, qui trempe sa plume dans la froideur du stoïcisme cicéronien, comme la plupart des intellectuels de sa génération.

À en croire ces écrivains, c'est, d'ailleurs, au cours de la croisade qu'Aliénor aurait fauté pour la première fois. Pourtant, Jean de Salisbury (vers 1115-1180), qui écrit une dizaine d'années à peine après les faits incriminés, n'avance pas explicitement une telle accusation. Dans son *Histoire pontificale* (1161), il signale que « les conversations assidues et ininterrompues du prince Raymond et de la reine excitèrent la suspicion du roi » ; la querelle, avec menace de divorce, éclate ensuite au sein du ménage parce qu'Aliénor ne veut pas quitter Antioche. Jean remarque enfin, comme Guillaume de Newburgh, « l'affection presque immodérée » du roi pour la reine⁸. En définitive, son texte mentionne tout au plus quelques marivaudages de la reine avec son oncle et la jalousie passionnée du roi pour elle.

Tout autre est le ton adopté par les écrivains plus tardifs. Vers 1180, Guillaume, archevêque de Tyr, cherche un bouc émissaire de l'échec de la deuxième croisade, mettant plus que jamais en péril les États latins de Terre sainte, sa patrie de naissance et de cœur. Là où Jean de Salisbury parlait de colloques galants, il ne voit que débauche. Son réquisitoire mérite d'être copié intégralement : « Dès que Raymond vit qu'il n'aboutissait à rien, il changea de

⁷ *Historia rerum Anglicarum*, éd. R. Howlett (RS 82), Londres, 1884-1885, t. 1, p. 92-93. La traduction citée est celle d'E.-R. Labande, « Pour une image... », p. 181, légèrement modifiée.

⁸ *Memoirs of the Papal Court. Historia Pontificalis*, éd. et trad. angl. M. Chibnall, Londres, 1986, p. 52-53.

propos et se mit ouvertement à tendre des embûches au roi. Il se proposa en effet d'enlever, soit de force, soit par d'obscures intrigues, l'épouse de celui-ci, laquelle y consentait : elle était du nombre des femmes folles. Oui, dis-je, c'était une femme inconsidérée, ainsi qu'elle le manifesta et avant et après cela de façon évidente ; contrairement à la dignité royale, elle fit peu de cas des lois du mariage, et elle oublia le lit conjugal⁹. » Autour de l'« affaire d'Antioche », le thème de la luxure d'Aliénor est ici amplement développé.

Au siècle suivant, sa réputation est davantage malmenée. Le ménestrel de Reims, tout acquis à la cause du roi de France, rapporte même, vers 1260, que l'objet de ses amours n'était autre que Saladin, l'ennemi juré des chrétiens. Cette « méchante femme, [...] la plus noble et riche de la Chrétienté », avait projeté de s'échapper nuitamment avec lui, par une porte dérobée de sa chambre. Mais l'une de ses domestiques l'avait dénoncée au roi qui l'avait surprise au moment même où elle s'embarquait dans la galère affrétée par le Sarrasin. Revenu en France, Louis VII prit conseil de ses barons qui lui dirent « de la laisser partir, car c'est un diable, et que si vous la gardez longtemps, elle vous fera mourir »¹⁰. Constatons, pour finir, qu'en 1148 Saladin n'avait que dix ans d'âge. Mais le ménestrel de Reims, dans le but de dénigrer celle qui fit passer l'Aquitaine aux Anglais, préfère le romanesque à la chronologie.

La deuxième accusation d'adultère à l'encontre d'Aliénor apparaît assez tôt. Elle porte sur une aventure avec Geoffroi le Bel, père de son second mari. Elle a été ouvertement formulée par deux officiers de la cour d'Angleterre : Gautier Map (vers 1140-1209) et Giraud de Barri (1146-1223). Le premier écrit dans ses *Balivernes de courtisans* : « Henri, fils de Mathilde lui succéda. C'est sur lui qu'Aliénor, reine des Francs, épouse du très pieux Louis, posa ses yeux incestueux. Et elle l'épousa après avoir fomenté un divorce injuste, bien qu'elle fût secrètement réputée d'avoir partagé la couche de Louis avec Geoffroi, père d'Henri. C'est pourquoi l'on pense que leur progéniture, arrêtée dans son

⁹ *Chronique*, éd. R.B.C. Huygens, Turnhout, 1986, p. 755. La traduction ci-dessus est extraite de Labande, « Pour une image... », p. 185-186.

¹⁰ *Récits du ménestrel de Reims au XIIIe siècle*, éd. N. de Wailly, Paris, 1876, p. 3-7.

ascension, fut réduite à néant¹¹. » Vers 1215, dans *L'Instruction du prince*, Giraud de Barri enrichit l'anecdote précédente : « Le comte d'Anjou, Geoffroi, alors qu'il était sénéchal de France, avait abusé de la reine Aliénor. On dit qu'à plusieurs reprises il interdit à son fils de la posséder, parce qu'elle était l'épouse de son seigneur et parce qu'il l'avait lui-même connue auparavant. Pour comble de ces énormités, le roi Henri, comme le veut la rumeur, osa salir cette soi-disant reine de France par une relation adultérine. Il l'enleva donc à son propre seigneur et s'unit à elle maritalement. Comment, je me demande, d'un tel mariage pourrait-il naître une descendance heureuse¹² ? » Ces assertions contribuent d'autant plus à amplifier et à diffuser la légende noire d'Aliénor qu'elles portent sur une union, connue par les ethnologues comme « inceste du deuxième type », que toutes les civilisations condamnent sans appel.

Il ne semble pas, pourtant, qu'il faille leur accorder un quelconque crédit. D'abord, le caractère double du témoignage n'est d'aucune valeur supplémentaire, puisque *L'Instruction du prince* est un large plagiat des *Balivernes de courtisans*¹³. De plus, le genre satirique de ces deux ouvrages, largement représenté dans la littérature latine médiévale, est étranger à toute recherche de véracité factuelle. Le titre du second, renvoyant aux ragots de cour, veut tout dire, tandis que celui du premier le rapproche des miroirs aux princes à vocation moralisante.

Ces deux livres apparaissent, en effet, comme des recueils d'anecdotes dont la fonction est ouvertement exemplaire. Leur but est de critiquer les comportements curiaux. Il ne pouvait en aller autrement de la part de deux clercs qui cherchent à justifier leur présence dans une cour profane. Ces personnages sont d'autant moins à l'aise que le roi qu'ils servent est hostile aux libertés de l'Église. Or, stigmatiser les travers de la famille royale et de son entourage et s'ériger en contempteurs de leurs mœurs dissolues est un moyen d'excuser leur action politique. Leurs critiques légitiment ainsi leur

¹¹ *De Nugis Curialium. Courtiers' Trifles*, éd. et trad. angl. M. R. James, C.N.L. Brooke, R.A.B. Mynors, Oxford, 1983, p. 474, V, 6.

¹² *De Principis instructione*, éd. G.F. Warner (RS 21), Londres, 1891, t. 8, p. 300, III, 27.

¹³ A.K. Bate, « Walter Map and Giraldus Cambrensis », *Latomus*, 31, 1972, p. 875.

travail, à la solde de l'assassin de l'archevêque Thomas Becket, dans le plus mondains des milieux. C'est, en définitive, pour empêcher les laïcs de se damner qu'ils acceptent de vivre dans l'enfer curial¹⁴ !

L'un des buts de leurs satires est précisément de réformer les pratiques matrimoniales de la noblesse, dont la plus grande tare est, pensent-ils, leur consanguinité. De l'inceste ne peut sortir que la lutte sans pitié entre parents, puisque *a contrario* le mariage à l'étrangère élargit au loin, selon la théologie de saint Augustin, la charité chrétienne. L'histoire d'Aliénor d'Aquitaine et les luttes au sein de sa famille prouvent largement ce principe. La vie de la reine devient, par conséquent, un véritable *exemplum*, une anecdote édifiante sur les méfaits de la débauche et du mariage consanguin. C'est dans un contexte identique que doivent être comprises les variations autour du thème de l'affaire d'Antioche, qui met aussi en cause la relation d'Aliénor avec son propre oncle paternel.

La maturité (1152-1189) : mère, mécène et reine d'Angleterre

En 1152, le mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II entraîne l'union de l'Aquitaine à l'Anjou et à la Normandie. Deux ans plus tard, le comte hérite du trône d'Angleterre : le 19 décembre 1154, il reçoit, avec Aliénor, la couronne à Westminster. Il ne tarde guère à s'emparer de la Bretagne et d'une partie de l'Irlande. Mariages, héritages et conquêtes mettent ainsi sous la coupe d'Henri II « l'Empire Plantagenêt », un vaste conglomerat de territoires atlantiques, s'étendant des Pyrénées à l'Écosse.

Aliénor, d'une dizaine d'années l'aînée du roi d'Angleterre, devient une conseillère qu'il écoute volontiers. Elle l'accompagne dans les multiples voyages par lesquels il marque son autorité sur un espace si vaste. La documentation traduit quelques indices de l'engagement de la reine en politique. Elle semble avoir, par exemple, supervisé le gouvernement de l'Angleterre en l'absence de son mari, qui passe le plus clair de son temps sur la scène, bien plus belliqueuse, du continent. Elle a pu également le pousser à entreprendre la campagne de 1159 contre Toulouse, qui s'inscrit dans la

¹⁴ E. Türk, *Nugæ curialium. Le règne d'Henri II et l'éthique politique*, Genève, 1977.

tradition d'expansion des ducs d'Aquitaine en Languedoc. Enfin, une lettre de Jean des Bellesmains, évêque de Poitiers, lui attribue de l'influence dans la détérioration des relations entre son époux et Thomas Becket. Ce témoignage est corroboré par la *Chanson de Guillaume le Maréchal* d'après laquelle le couronnement d'Henri le Jeune, auquel s'opposait formellement l'archevêque de Cantorbéry en exil, fut conseillé avec insistance par la reine. Ces indices ténus nous renseignent un peu sur l'ascendant d'Aliénor sur les décisions du roi. Ce rôle dans le gouvernement royal, de nature consortiale, paraît assez classique, et il est partagé, à l'époque, par bien des reines, duchesses ou comtesses.

Dans la pratique, l'action politique d'Aliénor est fortement limitée par ses grossesses. En treize ans, entre 1153 et 1166, celle qu'on croyait incapable de donner un héritier à Louis VII, n'en met pas moins au monde neuf enfants. Six d'entre eux sont des garçons : Guillaume et un autre au nom inconnu, morts tous deux en bas âge, Henri le Jeune, Richard Cœur de Lion, Geoffroi de Bretagne et Jean Sans Terre¹⁵. Les trois filles épouseront de grands princes d'Occident : Mathilde de Saxe et Bavière, Aliénor de Castille et Jeanne de Sicile, puis de Toulouse.

Aliénor ne semble pas, toutefois, s'être directement occupée d'élever ses enfants, qu'elle emmène rarement dans ses voyages fréquents. La comptabilité royale mentionne la rémunération de nourrices qui, comme Hodierno ou Agathe, les prennent en charge : Richard Cœur de Lion reste, sa vie durant, attaché à Alexandre de Neckam, son frère de lait, devenu un homme de sciences renommé. L'éducation des deux derniers enfants, Jean et Jeanne, a été longtemps confiée aux moines et moniales de Fontevraud, monastère dont ils adoptent le nom du patron. Plus tard, les garçons sont pris en charge par des précepteurs qui, comme le chancelier Thomas Becket, leur apprennent le latin et les initient à la culture littéraire ; ils suivent également une éducation guerrière poussée, en particulier avec Guillaume le Maréchal, et ils traversent de long en large l'Europe pour courir joutes et tournois. En

¹⁵ A.W. Lewis, « The Birth and Childhood of King John », dans *Eleanor...*, dir. B. Wheeler, J.C. Parsons, p. 161.

somme, ces adolescents fréquentent relativement peu leur mère au cours d'une période de formation où ils deviennent de véritables « chevaliers lettrés »¹⁶.

Faut-il pour autant nier à Aliénor toute affection maternelle envers ses enfants ? On est, en effet, allé jusqu'à écrire que, dans ses rapports avec eux, la reine était plus « dominatrice » que « nourricière »¹⁷. Cette approche freudienne prétend, de même, expliquer par l'indifférence maternelle les troubles de la personnalité de Jean Sans Terre, accusé au passage de paranoïa, manie persécutrice, instabilité et autoritarisme. De fait, ces théories accordent une part trop belle à la psychologie d'individus d'autant plus insaisissable à huit siècles de distance que leur contexte social et mental est différent au nôtre, et sur lesquels la documentation n'est jamais assez explicite. En conséquence, il vaut mieux abandonner ces hypothèses psychologisantes pour constater que la mise en nourrice ou l'éducation dans des couvents n'ont rien d'exceptionnel au cours d'une période où elles apparaissent comme des pratiques universellement répandues dans les maisons princières.

A l'époque, la figure de la reine d'Angleterre est liée à quelques œuvres artistiques. Entre 1168 et 1170, elle est représentée, avec Henri II et leurs quatre fils, comme donatrice sur le grand vitrail de la crucifixion de saint Pierre de la cathédrale de Poitiers, dont elle a encouragé les travaux. Elle apparaît également en compagnie des siens sur une fresque de l'ermitage rupestre de Sainte-Radegonde à Chinon. Il est, de même, frappant de constater l'omniprésence de reines sur les sculptures des façades, chapiteaux et modillons des églises construites, de son vivant et sur ses terres, d'après un style qu'on connaît comme gothique "angevin" ou "Plantagenêt". Non pas qu'elles représentent spécifiquement Aliénor, mais leur profusion reflète la haute fonction, et peut-être le pouvoir réel, que les sculpteurs attribuent à la femme du roi.

¹⁶ R.V. Turner, « Eleanor of Aquitaine and her Children: An Inquiry into Medieval Family Attachment », *Journal of Medieval History*, 14, 1988, p. 321-335.

¹⁷ E.A.R. Brown, « Eleanor of Aquitaine: Parent, Queen and Duchess », *Eleanor of Aquitaine: Patron and Politician*, dir. W. Kibler, Austin (Texas) et Londres, 1977, p. 9-34.

Quatre œuvres littéraires ont été explicitement dédiées à Aliénor. Le troubadour limousin Bernard de Ventadour (avant 1147-après 1170) s'adresse ainsi, dans l'une de ses chansons, à « la reine des Normands ». Premier traducteur connu d'un ouvrage scientifique en français, Philippe de Thaon lui voue une copie du *Bestiaire* (1121-1139), son adaptation anglo-normande du *Physiologus*. Afin de s'attirer ses grâces et obtenir une pension, les clercs Wace et Benoît de Sainte-Maure lui ont fait respectivement dédicace du *Brut* (1155) et du *Roman de Troie* (1165) : ce dernier loue même le savoir de la « la riche dame du riche roi », « en qui toute science abonde ». Ces citations suffisent à prouver le mécénat littéraire d'Aliénor.

La recherche actuelle tendrait, pourtant, à minimiser ce rôle, probablement en réaction contre les exagérations de médiévistes précédents qui affirmaient, entre autres, qu'« elle [Aliénor] se trouve à l'origine de la "renaissance" française du XIIe siècle »¹⁸. Sans tomber dans ces excès, force est de rappeler que la reine est éduquée dans une cour où travaillent les premiers troubadours occitans et qui accueille, de façon précoce, la matière celtisante de Bretagne. De plus, à l'époque, les femmes sont nombreuses dans les cercles littéraires comme celui que Robert de Gloucester, précepteur du jeune Henri II, anime en Angleterre. Aliénor d'Aquitaine appartient, de façon incontestable, à cette catégorie de princesses et dames qui encouragent, écoutent et lisent la littérature courtoise.

A la fin des années 1160, les relations entre la reine et son mari commencent à se détériorer. En 1166, âgée de quarante-deux ans, elle met au monde son dernier enfant, Jean Sans Terre. A cette époque, Henri II prend, au su de tous, pour concubine la jeune Rosemonde Clifford, fille d'un de ses châtelains de la frontière du Pays de Galles : cette femme contribuera, à sa façon, à enrichir la légende noire de la reine que les *Chroniques de Londres* (1259-1342) mettent en scène comme le bourreau impitoyable de sa rivale, qu'elle fait périr dans d'atroces supplices. Nous ne saurons, cependant, jamais

¹⁸ La citation provient de la représentante de cette tendance « maximaliste » : R. Lejeune, « Rôle littéraire d'Aliénor d'Aquitaine et de sa famille », *Cultura neolatina*, 14, 1954, p. 5-57. On trouve une position opposée dans K.M. Broadhurst, « Henry II of England and Eleanor of Aquitaine: Patrons of Literature in French? », *Viator*, 27, 1996, p. 53-84.

la part de cette jalousie, si tant est qu'elle ait existé, dans l'opposition politique qu'elle manifeste bientôt ouvertement à son conjoint.

La plupart des écrivains attribuent, en effet, aux intrigues d'Aliénor la grande révolte de 1173 contre Henri II. C'est elle, pour reprendre le mauvais jeu de mots du chroniqueur Robert de Torigni, abbé du Mont-Saint-Michel, sur son nom, qui « aliéna » ses fils au roi. Cette insurrection couvre, dès le mois de mars, toute l'Aquitaine, l'Anjou, la Bretagne et une partie de l'Angleterre et de la Normandie. Elle est menée par les enfants du roi et par la noblesse des principautés territoriales qui leur ont été confiées : à l'époque, Aliénor gouverne, avec Richard Cœur de Lion, l'Aquitaine, épice de l'insurrection. Les jeunes de la famille royale et les barons rebelles reprochent à Henri II son autoritarisme et ses nouvelles méthodes administratives, judiciaires et fiscales. Mais, en novembre, à l'aide de ses troupes anglo-normandes et de ses mercenaires, le roi parvient à contrôler le Poitou et l'Anjou.

Aliénor est capturée, alors qu'elle tentait de s'enfuir, déguisée en homme, auprès de Louis VII, son premier mari, qui a fomenté la révolte pour miner l'autorité d'Henri II. Commence alors pour elle une longue période de captivité ou de surveillance étroite dans plusieurs châteaux anglais, surtout à Salisbury et à Winchester. En 1175, le roi entreprend même auprès du légat pontifical une démarche sans lendemain pour obtenir la nullité de son mariage. Le régime d'emprisonnement d'Aliénor semble s'adoucir, toutefois, à la mort de son fils Henri le Jeune, en 1183, qui demande à son père de la libérer. Ce dernier est mort, au moment où, révolté à nouveau contre Henri II, il saccageait le Limousin et le Quercy. A son instar, Richard Cœur de Lion prend les armes contre son père, s'alliant, à partir de 1187, avec Philippe Auguste (1180-1223), nouveau roi de France. C'est abandonné de tous et combattant ses propres fils qu'en juillet 1189 Henri II meurt à Chinon. *La Chanson de Guillaume le Maréchal* dit toute la joie d'Aliénor, apprenant cette nouvelle à Winchester. Son veuvage coïncide, en effet, avec sa libération.

Il met fin à la longue période trente-sept ans, au cours de laquelle Aliénor a joué le rôle d'épouse, de mère et de reine. En donnant une descendance masculine au roi, elle satisfait les attentes de son mari et de son

entourage. Les garçons ne supportent toutefois pas l'autorité d'Henri II. Leur révolte reflète le modèle du *juvenis*, le « jeune » de l'aristocratie éduqué pour la guerre qui n'hésite pas à prendre les armes contre son père pour sa part d'héritage. Ces princes rebelles trouvent le soutien de l'aristocratie des différentes principautés territoriales, qui voit d'un mauvais œil l'application, dans ses seigneuries, des méthodes rigoureuses de l'administration anglo-normande. Aliénor paie d'une longue captivité d'avoir encouragé les menées insurrectionnelles de ses parents aquitains et angevins.

Le veuvage : le pouvoir retrouvé (1189-1204)

Un seul chiffre suffit à prouver l'étendue du pouvoir dont jouit Aliénor d'Aquitaine au cours de ses quinze dernières années. Quarante des quelque quatre-vingt chartes dans lesquelles elle agit de son vivant ont été dressées après son veuvage¹⁹. Autrement dit, la moitié des documents conservés où elle pose explicitement un acte juridique concernent cette courte période de son existence. C'est donc en tant que veuve qu'Aliénor réussit, plus que jamais, à s'imposer sur la scène politique.

Dès 1189, cette sexagénaire, longtemps confinée et surveillée, retrouve une activité inattendue²⁰. Elle s'attaque, en particulier, au problème de la succession de Richard Cœur de Lion, récemment couronné, mais toujours célibataire. Elle prépare son mariage avec Bérengère de Navarre, obtenant ainsi l'alliance avec son père Sanche VI, des plus utiles à l'heure de mater les révoltes gasconnes. Les deux femmes entreprennent un long voyage jusqu'à Messine, où hivernent, début 1191, Richard et ses troupes avant de prendre le large pour la Terre sainte. Les noces seront célébrées au printemps dans l'île de Chypre, récemment conquise par le roi d'Angleterre.

Aliénor n'y participe pas, car elle est retournée dans ses domaines, où elle exerce une sorte de régence en l'absence de son fils. Noël 1191, elle préside à une assemblée de l'aristocratie locale à Bonneville, en Normandie, et

¹⁹ M. Hivergneaux, " Aliénor d'Aquitaine : le pouvoir d'une femme à la lumière de ses chartes (1152-1204) ", *La Cour Plantagenêt (1154-1204)*, dir. M. Aurell, Poitiers, 2000, p. 63-88.

²⁰ Sur les années 1189 à 1199, se reporter à J. Gillingham, *Richard I*, Yale, 1999.

elle reçoit partout, au nom de Richard, les serments de fidélité de ses sujets. Surtout, elle s'oppose ouvertement à la trahison de Jean Sans Terre : son fils cadet pactise, en effet, avec le roi Philippe Auguste, revenu avant l'heure de la croisade pour déposséder Richard. L'ayant appris, le roi d'Angleterre rentre de Terre sainte. Mais il est capturé par Léopold d'Autriche, son ennemi personnel en Terre sainte, qui le remet à l'empereur romano-germanique Henri VI, qui le déteste autant que son beau-frère, le remuant Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière. Cet emprisonnement arrange Philippe Auguste et Jean Sans Terre, qui se partagent ses domaines.

Aliénor riposte avec fermeté à leurs agissements. Nous conservons les trois lettres qu'elle adresse au pape Célestin III (1191-1198) pour l'implorer d'arracher la libération de son fils, emprisonné en dépit de la protection pontificale dont jouissent tous les croisés. Elle s'occupe, de même, de lever sa rançon, qu'elle remet personnellement à l'empereur au cours d'un voyage à Mayence l'hiver 1193-1194. En mars, elle rentre triomphalement en France avec son fils. Le 17 avril, à Winchester, c'est presque à la façon d'une reine consort qu'elle prend part, à ses côtés, dans la cérémonie d'ostension de la couronne. Jean se soumet, le mois suivant, à son frère à Lisieux.

Octogénaire, Aliénor peut enfin partir pour Fontevraud, où elle participe, sans être moniale elle-même, à la vie religieuse du couvent. Mais cette retraite est fort troublée. La reine apprend, d'abord, le décès des filles de son premier lit : Alice de Blois en 1197 et Marie de Champagne en 1198. En avril 1199, les conséquences politiques d'un nouveau deuil sont bien plus graves : Richard Cœur de Lion est mortellement blessé à Châlus, en Limousin, d'un carreau d'arbalète. Aliénor doit quitter Fontevraud pour gérer sa succession. Quelques semaines plus tard, elle accueille sa fille Jeanne, expulsée pendant sa grossesse par une révolte des Toulousains, et elle assiste à sa mort en couches.

La reine concentre désormais ses efforts dans l'accession au trône de Jean Sans Terre, son dernier fils survivant, prévue par Richard. Ces dispositions testamentaires écartent Arthur, petit-fils d'Aliénor, né de Geoffroi de Bretagne et de Constance de France : quelques siècles plus tard, Shakespeare se complaira à présenter sous les traits les plus sombres

l'inimitié de la belle-mère et de la bru résultant du choix en faveur de Jean. Arthur et ses proches résistent, en effet, par les armes à cette éviction. Pour leur faire face, Aliénor gagne la fidélité des villes aquitaines. C'est l'époque où elle accorde des franchises communales à Poitiers, Niort et La Rochelle. Elle encourage, de même, le combat de ses chevaliers et mercenaires contre les sires gascons, toujours en révolte.

Elle est aussi active dans l'inextricable diplomatie avec Philippe Auguste. A Tours, c'est elle qui lui prête personnellement l'hommage pour les possessions continentales de sa maison, afin que Jean apparaisse seulement comme l'arrière-vassal du roi de France. C'est elle aussi qui, début 1200, va chercher sa petite-fille Blanche en Castille pour la marier au futur Louis VIII en gage de la paix du Goulet entre Capétiens et Plantagenêts. Mais cette trêve fait long feu. Le mariage dans la hâte de Jean Sans Terre et Isabelle d'Angoulême lèse les droits d'Hugues de Lusignan, l'époux délaissé : Philippe Auguste en prend prétexte pour décréter la commise des fiefs français du roi d'Angleterre²¹. Pour leur confiscation, il fournit des troupes à Arthur de Bretagne. En juillet 1202, ces guerriers pénètrent en Poitou et assiègent le donjon de la ville de Mirebeau, où résiste Aliénor. Jean Sans Terre réussit cependant à la libérer, infligeant une défaite sans appel à son neveu, qu'il capture alors et que, vraisemblablement, il assassine quelques semaines plus tard à Rouen.

Cette victoire n'est cependant que provisoire. Si elle laisse à Aliénor la liberté de revenir de nouveau à sa retraite de Fontevraud, elle ne signifie qu'un court répit pour l'armée de Jean Sans Terre. Début 1204, Philippe Auguste prend Château-Gaillard, le verrou qui empêchait Rouen et la Normandie de tomber. L'Anjou passe également dans le domaine du roi de France. Aliénor ne survivra pas à ces événements. Elle s'éteint à Fontevraud le 31 mars ou le 1er avril 1204. En l'absence de leur duchesse, les villes et l'aristocratie poitevines prêtent l'hommage à Philippe Auguste. Les troupes castillanes pénètrent en Gascogne, que le roi Alphonse VIII réclame en héritage de sa belle-mère.

²¹ N. Vincent, « Isabella of Angoulême: John's Jezebel », *King John : New Interpretations*, dir. S. Church, Woodbridge 1999, p. 165-219.

Il est fascinant de constater combien la mort d'Aliénor d'Aquitaine accélère la dislocation de l'Empire Plantagenêt, comme si l'un ne pouvait survivre sans l'autre. Ici encore, l'intimité privée de la famille royale rejoint la nature publique de son pouvoir. Aliénor d'Aquitaine personnifie, en somme, l'ascension et la chute de la dynastie angevine.

Sa biographie est certainement extraordinaire pour une reine médiévale. Peu de ses consœurs ont, en effet, connu tant d'événements divers : double mariage royal, mise au monde de onze enfants, révolte fomentée contre son second époux, captivité d'une quinzaine d'années, inlassable itinérance la menant jusqu'en Terre sainte, en Sicile ou en Allemagne et la poussant à traverser la Manche une vingtaine de fois, pouvoir assumé en l'absence de son fils croisé et prisonnier, longévité peu commune... Ajoutons enfin à ces faits d'exception sa mauvaise réputation, passablement détériorée en raison de son divorce, et la légende noire qui en découle. On comprend, dès lors, la fascination que le personnage exerce à travers les siècles.

Pour bien des aspects, toutefois, sa vie ne détone guère en comparaison des autres princesses du XIIe siècle. Comme pour elles, trois périodes se dégagent clairement dans la biographie d'Aliénor : jeunesse, mariage et veuvage. Jeune fille nubile, la duchesse, héritière de l'Aquitaine, est l'objet passif de transactions matrimoniales qui en feront l'épouse de son seigneur féodal. Après ses noces, son rôle social et politique augmente de façon considérable : son pouvoir reste cependant informel ; il est de l'ordre de l'influence, l'ascendant ou la séduction que le conseil de toute épouse peut exercer sur son conjoint. Sur ce point, le veuvage signifie d'autant plus une rupture qu'il coïncide avec l'absence du fils croisé ou captif : à la mort de son mari, Aliénor détient une puissance sans précédents. Ce modèle, qui par trois phases successives élargit l'autonomie et le champ d'action politique de la reine, est, au fond, banal.

Aliénor d'Aquitaine nous impressionne d'autant plus qu'elle est à la fois remarquable et ordinaire, distante et proche, inattendue et convenue, moderne et archaïque. Ces paradoxes sont ceux du long XIIe siècle qu'elle a, plus qu'aucun autre, intensément vécu, voire incarné.